

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 47

Artikel: Filets de maquereau à la Polonaise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE MONSIEUR QUI CHANTE

DIRE que le Vaudois aime le chant serait, assurément, commettre un truisme. Les innombrables chorales de nos villes et de nos campagnes constituent une preuve suffisante des goûts musicaux de nos compatriotes. J'en n'irai pas jusqu'à dire que le Vaudois aime la grande musique, non, pas plus qu'il n'aime la grande art en peinture ou en littérature. Peuple de juste milieu en tout, ses tendances esthétiques demeurent « contre droit ». La musique bon enfant, la peinture bourgeoise et les livres un peu ternes lui agréent évidemment. L'en blâmerai-je ! Mon Dieu, non ! Il est ainsi fait, il n'y peut rien.

Cela constaté, j'ajoute que, par-ci par-là, j'ai rencontré un type de « monsieur qui chante », lequel pour être gai, n'en est pas moins un abominable raseur. Le plus « malade » de ces spécimens qui m'ait été donné — par qui, hélas ! — de trouver sur mon chemin, appartenait à la classe des fils à papa, qui sous prétexte de se perfectionner dans le commerce avant de reprendre la « boîte » paternelle, visitent la clientèle en villégiaturant un peu partout.

Ce fut dans un hôtel de nos Alpes que j'eus l'heur de découvrir ce personnage. Le matin, en faisant sa toilette, — nos chambres étaient contiguës, — il me chanta, ignorant, je l'espère, ma présence de l'autre côté du mur, cinq fois de suite la *Ballade du roi de Thulé* :

Il était un roi de Thulé,
Qui, jusqu'à la tombe fidèle,
Eut, en souvenir de sa belle,
Une coupe en or ciselé.

Tout en se débarbouillant, le camarade se gargarisait de la musique de Gounod, interrompant sa phrase pour plonger son visage dans la cuvette ou s'ébrouer comme un cabot dans une fontaine. Il ne me fit pas même grâce du récitatif et m'assura, à cinq reprises, qu'il

... voudrait bien savoir qui était ce jeune homme, Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme.

Je n'eus garde de lui répondre de crainte d'interrompre sa veine musicale ; cependant, en y pensant un peu, je ne pus m'empêcher de trouver la dose un peu exagérée. A table d'hôte, nous fîmes connaissance. C'était vraiment un gai compagnon, mais un de ces Vaudois que les voyages et les hôtels ont déformé. Tant pis. Il chantait à toute heure. De plus, il était absolument éclectique. Son répertoire contenait de tout : chansonnettes comiques et chants patrio-

par les années. Il en fait le tour, le palpe, lui arrache des feuilles, le considère comme un ami, qu'il n'aurait jamais imaginé dans cette posture. Certes, il le trouve plus grand, plus imposant encore que lorsqu'il était debout. Comme il doit trouver inexplicable, dans son petit cerveau, cette idée de « mort d'un arbre ».

Les arbres, est-ce qu'ils ne sont donc pas toujours là pour nous donner leur ombre ou leurs fruits ?

— Allons, petiot, fait la mère, viens, faut que je rentre, y a des haricots à mettre.

Le gosse secoue sa tête blonde, libère sa menotte volontairement prisonnière.

— Moi, j' veux rester, j' veux le regarder encore avant qu'on l'ôte.

La fermière hausse doucement les épaules ; elle s'en va. Il reste seul et promène résolument ses petits mollets autour de l'ami mort, le géant moussu, sénile, pourri. Les bas rouges qu'on n'a pas accrochés glissent et tombent sur les souliers de cuir jaune.

*

Au bout de dix minutes, le petiot rentre : il pleut. La pluie douce, l'eau attendue par les laborieux et dont chaque goutte vaut de l'or, fait des perles qui roulent et s'infiltrant dans la moëlle finie de l'arbre mort.

Eclépens, 1907.

ANNETTE SCHULER.

tiques, romances sentimentales, airs d'opéra, solos, duos, chœurs, voire des fragments d'ouverture auxquels il donnait comme paroles, des trala... la... la et des pom, pom, pom, rappelant de très loin les flons-flons de l'orchestre ou les éclats d'une fanfare ; il ne dédaignait pas la scie et saluait aussi volontiers un ami par

Tiens, voilà Matthieu,
Comment vas-tu, ma vieille ?

ou bien :

Le voilà, Nicolas, ah ! ah ! ah !

que par la cavatine du page dans les *Huguenots* :

Noble seigneur, salut ! (bis)

Il joignait même, aux morceaux susdits, quelques psaumes et cantiques, souvenirs de l'école du dimanche, et possédait un stock assez riche de musique instrumentale : pas redoublés, valse, polkas, marches funèbres, — celle de Chopin, inévitablement, — sonneries militaires, etc. Il usait de tout cela, non sans discernement, selon les besoins, les circonstances et le milieu ambiant ; car l'esprit d'à propos, chez le « Monsieur qui chante », est d'un grand secours ; c'est grâce à lui qu'il réjouit la compagnie et se fait pardonner sa musicomanie perpétuelle. Il célèbre chaque incident par quelque phrase musicale ; et, comme il serait mal venu à chanter le morceau tout entier, son savoir peut se borner à un ou deux vers typiques.

Exemple : en cas de mauvais temps :

Il pleut, il pleut, bergère ;
Rentre tes blancs moutons,

aux premières gouttes tombées ; puis, ensuite, pendant l'averse, avec un sourire à quelque voisine qu'il protège de son parapluie :

Dans mes voyages,
Combien d'orages ;
Que de naufrages,
Mais en retour...

et il s'arrête là, d'un air très malin. C'est le haméon jeté en eau... troublée. Un chalet se présente ; aussitôt, notre gaillard, le désignant du geste, brâme :

Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes...

ou bien :

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous en ce charmant séjour.

Le « Monsieur qui chante » est parfois des plus déconcertants, — sans mauvais jeu de mots, je vous prie ; — en général, il n'a absolument pas le sentiment des choses solennelles et manque du respect qu'on accorde aux spectacles grandioses. Mon spécimen, du moins, était de ce genre. Devant un panorama alpestre qui incitait à l'admiration silencieuse, il n'hésitait pas à la rompre par quelque blague presque cynique. C'était plus fort que sa propre volonté.

Autre exemple. Un jour, nous avions fait depuis les bains de Louèche la grimpée de la Gemmi. Arrivés chez Varonier, à l'hôtel du Wildstrubel, à la vue du glacier, notre chanteur nous offrit une série de variations sur le chant bien connu :

Salut ! glaciers sublimes, etc.

D'abord, il nous servit cette poésie sur l'air accoutumé, puis il la modula sur une mélodie allemande ; ensuite il l'adopta à la musique du *Corbeau et du renard*. — Un jour, maître corbeau, sur un arbre perché, — qui, comme bien on sait, a pour refrain un traderidera suggestif. Enfin il utilisa la vieille chanson classique de Malborough, lequel « s'en va-t-en guerre, mironton, ton, ton, mirontaine », et tout porte à croire que cet incorrigible eût poursuivi longtemps son étude d'harmonie comparée si nous ne nous étions fâchés.

Il eut, néanmoins, le dernier mot, en nous

chantant, du haut d'un bloc erratique (et pour répondre à nos très justes récriminations) :

En mon bon droit, j'ai conflan... an... ance.

Vous savez le reste ; lui aussi, malheureusement pour nous.

Mais, c'est assez dit, et il est juste d'ajouter que le « Monsieur qui chante » possède, outre une voix assez juste, une ou deux excellentes qualités ; entre autres, il n'est point du tout rébarbatif, et n'a pas la plus petite parcelle d'égoïsme en son âme de joyeux compère. Et, si vous me permettez, pour conclure, une comparaison musicale, j'ajouterai même, en toute sincérité, que ce mélomane, parfois embêtant, est généralement « du bois dont on fait les flûtes ».

LE PÈRE GRISE.

Filets de maquereau à la Polonaise.

6 personnes.

35 minutes.

Levez les filets de 3 beaux maquereaux, en rasant bien l'arête. Assaisonnez-les de sel et de poivre, roulez-les dans la farine, rangez-les dans une poêle contenant du beurre bien chaud et cuisez-les doucement en ayant soin de les retourner avec précaution.

Aussitôt cuits, rangez-les sur un plat long, chaud ; semez dessus un œuf dur, chaud, haché, une cuillerée à café de persil et faites tomber 2 gouttes d'« Arome Maggi » sur chaque filet. Dans la même poêle qui a servi pour les filets de maquereaux, cuisez à la noisette 60 grammes de beurre, ajoutez-y une cuillerée de mie de pain très fine et, quand cette mie est bien frite, versez-la avec le beurre sur les filets. Complétez avec quelques gouttes de jus de citron.

(La salle à manger de Paris.) LOUIS TRONGET.

La livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Dans les airs, par le commandant Emile Mayer, — Les filles du colonel. Roman, par Manuel Gouzy. (Troisième partie.) — Des deux côtés de l'Atlantique, par Jeanne Mairet (M^{me} Charles Bigot). (Cinquième partie.) — La critique littéraire de Gaston Frommel, par Paul Stapfer. — Les eaux qui montent. Croquis hollandais, par J.-J. Duproix. — Où s'en va le monde, par Ed. Tallichet. (Seconde partie.) Marroni. Nouvelle, d'Adolphe Vögtlin. — Variété. Un nouveau traitement de la tuberculose, par Henry de Varigny. — Chroniques parisiennes, italienne, hollandaise, américaine, suisse-allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Place de la Louve, 1, Lausanne

La semaine-attractions.

Au Théâtre, les deux représentations de la semaine ont été consacrées aux *Bouffons*, un très grand succès. Tout charme, dans cette pièce qui évoque l'enthousiasme que suscita « Cyrano de Bergerac ». Très bien interprétés par nos artistes, montés avec un grand luxe de décors et de costumes, les « Bouffons » ne pouvaient manquer leur effet. On les redonnera mardi.

Demain, dimanche, deux spectacles de choix. En matinée, le *Voleur et Octave*, ou beaucoup de *buis pour rien*. Le soir, encore le *Voleur* et *Francs-Maçons*, le désopilant vaudeville. Ces deux représentations du *Voleur* seront irrévocablement les dernières.

Depuis hier, le *Kursaal* a une vedette de tout premier ordre. Un quartette de chant qui présente la partie lyrique de son numéro dans des tableaux vivants champêtres merveilleux de couleur, de lumière et de vérité rustiques, véritable évocation des œuvres du peintre Millet. A côté de cela, des cyclistes-équilibristes, un trio d'acrobates extraordinaires, une gentille chanteuse, des vues nouvelles au Cinéma-Pathé.

N'oublions pas que nous avons eu aussi, cette semaine, deux représentations par notre excellente société d'amateurs *La Muse*. Elle nous a donc donné *Les Obertés*, de Edm. Haraucourt, une pièce très intéressante et discutée, tirée du roman de René Bazin. Elle était montée avec soin et interprétée avec beaucoup de conscience. *La Muse*, une fois de plus, a été chaleureusement applaudie.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT